

Quand la littérature participe à l'histoire culturelle du tourisme

Regards sur la Pissevache et les gorges du Trient (fin XVIII^e – début XX^e siècle)

Ariane DEVANTHÉRY

Histoire et histoires

Il n'y a pas qu'une façon de «faire de l'histoire». Au fil des ans, on a en effet construit et réfléchi l'histoire de multiples manières: en s'intéressant uniquement aux «grands» de ce monde, dans une approche essentiellement biographique et politique; en alignant les dates d'événements qu'on fait ressortir en les isolant de la trame continue du temps; ou en s'intéressant aux phénomènes économiques et/ou sociaux de façon très chiffrée et statistique (l'École des Annales a marqué le XX^e siècle). Mais il y a une trentaine d'années, ces diverses approches ont commencé à ne plus satisfaire complètement et l'histoire est entrée en crise. On a en effet ressenti le besoin de dépasser les statistiques, les perspectives essentiellement politiques ou économiques, l'histoire des «grands» uniquement. Sans réelle concertation préalable, on a vu alors différents historiens¹ commencer à s'attacher à l'histoire de thèmes encore non abordés, tels les sons, les odeurs, les peurs, le propre et le sale, les couleurs, etc. ou à s'intéresser aux humbles. On a ainsi cherché à reconstituer la vie et les journées de tel meunier du Frioul ou tel sabotier normand, en postulant que cela permettait d'approcher les vies de milliers d'anonymes contemporains.

Pour répondre à ces questions, les historiens ont dû élargir leurs sources et puiser dans des écrits moins statistiques ou officiels. Ils ont ainsi commencé à prendre en compte d'autres types de textes, plus personnels et subjectifs, plus littéraires aussi (journaux intimes, correspondance, ...), ainsi que toutes sortes de réalisations artistiques, qu'elles soient peinture ou architecture. Cela leur a permis de brosser des portraits plus larges et plus fouillés, qui prenaient de plus en plus en compte non seulement la subjectivité d'un sujet, mais aussi celle de toute la société dans laquelle celui-ci vivait. Ce faisant, les historiens ont rencontré d'autres domaines de recherche (la sociologie, l'anthropologie, la psychologie, l'histoire littéraire et des arts, etc.) et d'autres méthodes d'analyse. Dans un livre

¹ Pensons, entre autres, à Alain Corbin, Roger Chartier, Carlo Ginzburg, Georges Vigarello, Michel Pastoureau, ...

stimulant intitulé *Au bord de la falaise*², l'historien français Roger Chartier constate à la fois le désarroi de l'historien face aux méthodes historiennes traditionnelles et ouvre de nouvelles pistes théoriques qui pourraient donner de nouvelles visées aux recherches en histoire. L'histoire traditionnelle a vécu et il est utile à l'historien d'élargir son champ de réflexion et de croiser sa discipline avec d'autres: histoire et sociologie, histoire et littérature, histoire et anthropologie, ... C'est la naissance de l'histoire culturelle, une histoire qui cherche les décloisonnements et s'intéresse de manière récurrente aux représentations, ces images (qu'elles soient dessin ou texte) que chaque époque et chaque individu élaborent pour parler d'eux-mêmes.

Dans l'histoire des voyages en Suisse et dans les Alpes, l'histoire culturelle a initié les très intéressantes études de Claude Reichler³. Cet article s'inscrit dans cette tendance et alliera le regard de l'historien à celui de l'analyste littéraire. Il prendra pour objet les descriptions que plusieurs récits de voyage et guides ont fait de la Pissevache et des gorges du Trient entre la fin du XVIII^e siècle et le début du XX^e pour saisir l'évolution de la perception qu'on en a eue et, au-delà de celle-ci, pour participer à la compréhension des différents modes de construction des attraits touristiques, puisque ces deux lieux ont été les principaux sites à arrêter les voyageurs au moment de leur passage entre Saint-Maurice et Martigny. Cela montrera peut-être aussi l'intérêt que recèle la littérature pour l'histoire du tourisme.

Récits de voyage et guides

Dans l'histoire de la littérature, cela fait à peine quelques dizaines d'années que les récits de voyage sont considérés comme des textes littéraires à part entière. Un statut acquis de haute lutte et que les guides de voyage n'ont clairement pas atteint – et n'atteindront probablement jamais, d'ailleurs, au vu de l'absence de prétention esthétique de leurs lignes. Cela ne justifie toutefois pas, à mon avis, le dédain (voire le mépris) dont les chargent les spécialistes du littéraire. Si on fait l'effort de les lire pour ce qu'ils apportent (et non pour ce qu'on voudrait y trouver), on se rend compte que c'est un type d'écrits très intéressant, parce que très particulier. Les guides de voyage sont en effet au point de rencontre de plusieurs lignes de forces. J'en mentionnerai ici essentiellement deux. Celles qui articulent d'abord les pratiques de la lecture et les pratiques du voyage: un voyageur avec un guide étant toujours alternativement lecteur et voyageur, il a à la fois des besoins de lecteur (se repérer dans un livre et dans un texte) et des besoins de voyageur (se repérer dans l'espace). Contrairement aux récits de voyage, qui peuvent prendre d'importantes libertés avec le monde: ne pas mentionner un lieu ou être subjectif et partial, les guides ne peuvent faire l'économie du «réel» sans manquer leur but. Cette dépendance fait à la fois leur force (quand ils sont un bon reflet du monde physique, ils sont réellement utiles) et leur fragilité: quelques années suffisent souvent à les rendre obsolètes.

Le second axe fort que je relèverai est celui de la transmission d'un savoir pour permettre son actualisation. Contrairement aux récits de voyage qui ont pour but de transmettre une perception personnelle, unique et non exactement duplicable – le voyageur-narrateur a passé le col du Simplon un jour de brouillard ou de grand soleil, la nuit a été reposante ou non, un panorama l'a enchanté ou déçu... –,

² Roger CHARTIER, *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétude*, Paris, 1998.

³ Claude REICHER, Roland RUFFIEUX, *Le voyage en Suisse. Anthologie des voyageurs français et européens de la Renaissance au XX^e siècle*, Paris, 1998; Claude REICHLER, *La découverte des Alpes et la question du paysage*, Genève, 2002.

les guides doivent proposer non une expérience finie et particulière, mais un cadre pour de multiples expériences à venir. Les guides de voyage sont donc pensés à la fois comme des structures (organisation du livre en chapitres, présentation de l'espace en «routes» ou sous forme de boucle, présence d'un index et/ou de pages introductives, ...) et comme des textes qui doivent dire des possibles et permettre l'accueil des expériences de très nombreux voyageurs futurs. Cela les distingue clairement des récits de voyage et souligne leur particularité. Leur rôle de médiateurs d'un savoir explique aussi qu'ils diffusent essentiellement des connaissances largement connues et reconnues. Cela les rapproche des dictionnaires et encyclopédies, ces autres œuvres de vulgarisation aux fonctions et aux dispositions matérielles souvent semblables, et en fait des réalisations de communication véritablement originales.

La meilleure définition que l'on puisse donner des guides de voyage, à mon sens, est ainsi de les considérer comme des pourvoyeurs d'accès: accès à des espaces inconnus, accès à un savoir sur ces espaces, accès enfin à des possibilités d'émotions. Dans un guide, ces dernières ne doivent toutefois pas être décrites comme dans un récit de voyage, mais doivent rester une information: une émotion esthétique, historique, physique (un vertige) est possible à cet endroit. C'est en effet au voyageur de vivre ensuite l'émotion, de la ressentir, de l'actualiser. Là s'arrête ainsi la fonction (et le pouvoir) des guides de voyage: au seuil de la perception et des émotions des voyageurs. Empiéter serait prescrire un sentiment et entamer la liberté du voyageur⁴.

Du XVII^e à la fin du XVIII^e siècle, époque du voyage classique qu'est le Grand Tour, les voyageurs se déplaçaient avec comme guides des textes à mi-chemin entre les récits et les guides de voyage; l'historien Gilles Bertrand les a appelés des «récits-guides»⁵. Ils tenaient du récit de voyage par leur côté encore très subjectif (l'auteur est clairement présent dans son texte, donne des avis fréquents et ne parle que de ce qu'il a vu) et par une structure qui présente un déplacement linéaire en boucle, qui est idéal si on veut suivre exactement la même route que l'auteur, mais très peu pratique dans le cas contraire; parallèlement, ils tenaient du guide par la volonté de leur auteur de proposer un texte partiellement «neutralisé» qui sera utile à d'autres voyageurs. C'est à partir des années 1770-1780 que l'on voit guides et récits se départager progressivement. Libéré des contraintes de l'autre genre, chaque type de texte va pouvoir se préciser et se déployer. Le tournant du XIX^e siècle est ainsi pour les guides de voyage une période de redéfinition, une période inventive où l'on assiste à toutes sortes d'essais et où les formes anciennes cohabitent avec de nouvelles manières de présenter et de dire l'espace du voyage. C'est vers 1840 que la forme que l'on peut appeler «moderne» des guides de voyage se dessine plus précisément: les grands guides culturels généralistes du XIX^e siècle que sont les Murray (anglais), Baedeker (allemand) et Joanne (français, ancêtres des Guides Bleus d'aujourd'hui) créent en effet collectivement bien qu'involontairement une structure d'ouvrage et de texte qui constitue actuellement encore la trame de très nombreux guides de voyage. On peut suivre la naissance de cette forme en lisant, entre autres, les préfaces de ces premiers guides, où chacun dit ce qu'il a repris de ses collègues et les innovations qu'il apporte. Une circulation des idées entre les auteurs des guides est alors évidente.

⁴ Certains guides le font, pourtant; c'est à mon avis très discutable.

⁵ Gilles BERTRAND, «L'expérience géographique de l'Italie dans les guides de voyage du dernier tiers du XVIII^e siècle», dans Gilles CHABAUD *et al.* (éd.), *Les guides imprimés du XVI^e au XX^e siècle*, Paris, 2000, p. 377-389.

Les années 1840 sont ainsi une période charnière à plus d'un titre: en plus d'être le temps de la naissance de la forme moderne des guides de voyage, c'est aussi les vrais débuts du tourisme et le moment où se constitue en discipline dans le monde francophone un nouveau champ de réflexion autour de la transmission du savoir: celui de la vulgarisation scientifique⁶. Un domaine, on l'a dit, auquel les guides de voyage appartiennent, puisqu'ils sont des passeurs, des transmetteurs de connaissances non seulement scientifiques (au XIX^e siècle, les guides de voyage portent un grand intérêt aux savoirs des sciences dites «dures» – géologie, minéralogie, glaciologie, ...), mais aussi culturelles, en prolongement des curiosités du Grand Tour classique.

Que voit-on quand on voyage? Entre Pissevache et gorges du Trient

Que voit-on quand on voyage? Est-on capable de voir ce que personne ne nous a fait remarquer, ce que l'on ne connaît pas préalablement par une lecture ou un reportage? On dit souvent que le tourisme n'est pas un voyage de découverte, mais de reconnaissance: on partirait ainsi pour voir dans sa réalité, dans son volume, son ampleur ou sa profondeur, telle cathédrale ou tel paysage qu'une lecture ou un récit aurait souligné pour nous, éveillant un désir que l'on a fait nôtre.

Situées entre Martigny et Saint-Maurice, les gorges du Trient et la cascade de la Pissevache (la Salanfe) sont des phénomènes géologiques qui ont peu changé depuis l'époque romaine. Ils se trouvent de plus sur une route régulièrement fréquentée par les voyageurs depuis fort longtemps, puisqu'on est sur le chemin reliant l'Italie du nord à Lausanne et, plus loin, à Berne, à Genève ou au nord de la France. On pourrait donc penser qu'il est facile de trouver des textes qui racontent un passage devant les gorges ou la cascade. Cependant, les écrits qui évoquent ces particularités géologiques ne remontent pas si loin dans le temps. Ce n'est en effet qu'à partir du XVIII^e siècle que l'on commence à en trouver régulièrement.

Les questions suivantes guideront cette lecture: qu'est-ce qui fait qu'on voit (ou non) un espace particulier? Une fois qu'on l'a remarqué, qu'on l'a fait ressortir de l'indifférenciation du monde, comment l'évoque-t-on? Puis, dans un deuxième temps: cette élection va-t-elle avoir une influence sur les lieux décrits ou mentionnés? Et, si oui, quel type d'empreinte va-t-elle laisser? Cette incidence peut-elle aller jusqu'à marquer, voire transformer, le monde physique? On peut tenter de répondre à ces questions de différentes manières et sur la base de plusieurs types de documents (dates de construction des lignes de chemin de fer, de routes, d'hôtels, d'aménagements divers, cartes topographiques, gravures, etc.) On réfléchira ici autour d'une sélection de récits et de guides de voyage des XVIII^e et XIX^e siècles⁷.

Du XVIII^e siècle à 1840 environ

Cet article n'a pas la prétention de faire un recensement exhaustif de tous les textes évoquant la cascade de la Pissevache et/ou les gorges du Trient; il propose

⁶ Notamment à travers les travaux d'Auguste Comte. Voir à ce sujet Bruno BRÉGUET, «La vulgarisation scientifique au XIX^e siècle», dans *La science pour tous*, Paris, 1994, p. 5-48.

⁷ Mentionnons rapidement les textes considérés: Abraham RUCHAT, *Délices de la Suisse*, Leyde, 1714; Albert DE HALLER, *Récit du premier voyage dans les Alpes*, 1728; André-César BORDIER, *Voyage pittoresque fait aux glaciers de Savoye en 1772*, Genève, 1773; Johann Wolfgang VON GOETHE, *Lettres de Suisse*, 1779; Thomas MARTYN, *Guide du voyageur en Suisse*, Genève, 1788; Heinrich August Ottokar REICHARD, *Guide des voyageurs en Europe*, Weimar, 1793; Johann Gottfried EBEL, *Instructions pour un voyageur qui se propose de parcourir la Suisse de la manière la*

plus simplement de suivre l'évolution du regard que les voyageurs ont porté sur ces curiosités géologiques à partir du moment où le voyage dans les Alpes commence à se développer fortement, soit à partir de la fin du XVIII^e siècle. On l'a dit, les textes sont rares pour la période précédente. Et il est assurément symptomatique que le guide de voyage qu'un éditeur de Leyde (Pays-Bas) a commandé en 1714 au pasteur de l'Académie de Lausanne Abraham Ruchat n'en parle pas. Non que la cascade de la Pissevache ait été invisible⁸, mais bien parce qu'elle n'était pas considérée comme intéressante. Ruchat se concentre en effet surtout sur les localités et les passages:

[Depuis Martigny]

Si l'on descend le long du *Rhône*, on va à *S. Mauris*, qui est à 4 lieues au dessous, et si l'on tire au Midi vers les *Alpes*, on entre dans la Vallée d'*Entremont*, qui aboutit au *Grand S. Bernard*.⁹

On ne s'étonnera pas vraiment qu'un Albert de Haller (1708-1777) mentionne la Pissevache et les gorges du Trient en 1728: c'est en effet l'auteur du grand poème *Les Alpes* et l'un des très grands savants du XVIII^e siècle. Malgré son jeune âge à l'époque (il a 20 ans), on le voit attentif à la fois aux espaces et aux sciences de la terre dans leur ensemble:

[Depuis Bex]

Le 26, nous remontâmes la vallée, qui n'a que peu de largeur entre des montagnes de marbre; à la moitié du chemin de Martigny nous vîmes un agréable phénomène. Un gros ruisseau tombe d'une hauteur de deux cents pieds et se brise entièrement en poussière qui se répand à quelque cent pas à la ronde. Nous y vîmes une iris elliptique, rasant les sommités de l'herbe, où nous distinguons le jaune, le vert et le bleu, quoique tous assez pâles. Nous entrâmes plusieurs fois dans le cercle même, et d'un bord on voyait les couleurs du bord opposé. Un autre ruisseau qui n'est qu'à une lieue de Martigny nous parut avoir fendu le roc pour se faire passage, toutes les éminences rentrant parfaitement dans des creux opposés. On les passe sur un pont de pierre.¹⁰

De Haller voit la Pissevache comme un «agréable phénomène» et un «gros ruisseau». Il prend le temps de jouer un peu avec elle, détaillant son iris, tant dans sa forme que dans ses couleurs ou son amplitude. Depuis la fin du XVII^e siècle en effet, avec les travaux sur la lumière de Huygens, Newton ou Descartes, l'optique avait fait de grandes avancées et les gens cultivés les avaient suivies. De Haller en atteste ici, qui prend cette cascade rencontrée en voyage comme moyen d'ancrer un savoir, de faire l'expérience d'une connaissance. Il mentionne aussi les gorges

plus utile et la plus propre à lui procurer toutes les jouissances dont cette contrée abonde, Bâle, 1795; Désiré RAOUL-ROCHETTE, *Lettres sur la Suisse, écrites en 1819, 1820 et 1821*, Paris, 1822; Alexandre DUMAS, *Impressions de voyage en Suisse*, Paris, 1833; Théobald WALSH, *Voyage en Suisse, en Lombardie et en Piémont*, Bruxelles, 1835; John MURRAY, *Handbook for travellers in Switzerland*, London, 1838 et 1886; Adolphe JOANNE, *Itinéraire descriptif et historique de la Suisse*, Paris, 1841, 1853, 1859, 1865, 1874 et 1908; Rodolphe TÖPFFER, *Voyages en zigzag*, Paris, 1844; Gustave FLAUBERT, *Voyage en Italie et en Suisse* (notes), 1845; Karl BAEDEKER, *La Suisse*, Coblenz, 1852, Leipzig, 1876, et Leipzig-Paris, 1893; Emile ZIEGELMEYER, *Par amour du vagabondage. Voyages dans les Alpes faits en 1872 et 1875*, Chêne-Bourg, 2006; Henri CALET, *Rêver à la Suisse*, Paris, 1948.

⁸ Il faut préciser que la Pissevache était beaucoup plus impressionnante aux XVIII^e et XIX^e siècles. Aujourd'hui, le barrage de la Salanfe (1952) a considérablement diminué son niveau d'eau.

⁹ RUCHAT, *Délices de la Suisse*, 1714, p. 735. Pour aider le repérage du lecteur, les ouvrages ayant fonction de guides de voyage marquent fréquemment leur texte par des mises en évidences typographiques, tels les italiques, soulignements ou mots en gras. Les citations de cet article respectent ces particularités.

¹⁰ Cité d'après REICHLER, RUFFIEUX, *Le voyage en Suisse*, p. 253-254.

du Trient comme une autre particularité géologique. Comme elles ne sont toutefois pas visitables alors (elles ne seront aménagées que dans la seconde moitié du XIX^e siècle), il ne peut les mentionner que «de l'extérieur», en passant. Cette simple évocation souligne cependant l'acuité des intérêts géologiques de de Haller, son exception, puisqu'il sera longtemps, on le verra, le seul à y avoir porté un regard un peu savant ou analytique.



Fig. 1 – La cascade de la Pissevache. Gravure de Gabriel Lory, père et fils, 1811 (*Voyage pittoresque de Genève à Milan par le Simplon*, 1811, planche hors texte. Médiathèque Valais – Sion, cote RH 490).

C'est à partir des années 1770 que la Pissevache devient progressivement un «must» pour les voyageurs; la fin du XVIII^e siècle est en effet le moment où elle prend sens, où elle devient importante pour l'esthétique romantique alors en constitution. André César Bordier (1746-1802) y passe à 26 ans et en fait une large description dans son *Voyage pittoresque fait aux glaciers de Savoie en 1772* (parution à Genève en 1773):

Nous arrivâmes enfin à la cascade du Valais. Son nom est ignoble, la chose ne l'est pas; c'est Pissevache qu'on la nomme. Un gros torrent se précipite de la hauteur d'environ deux cents pieds. Le roc d'où il tombe est perpendiculaire; les efforts de l'eau l'ont creusé dans son sommet en forme d'entonnoir; après avoir roulé quelque temps avec bruit dans cette pente rapide, tout d'un coup la masse entière de l'eau se détache, et tombe à plomb au bas de la montagne. Dans la courbure que décrit la chute, le jet se trouve entièrement isolé du mont, et sans les petits filets qui s'en séparent, et qui frappant les rochers latéraux inondent tous les environs, on pourrait passer à pied sec entre le rocher et la cascade, et se mettre à l'abri de la pluie sous une demi-voûte d'eau vive agitée d'un mouvement rapide.

Le spectacle de cette eau pendante, sans cesse précipitée et sans cesse renouvelée, toujours tombant et toujours suspendue, est un charme qui enlève l'âme, et qui fixe en un instant toutes ses facultés. Mille formes bizarres, dont pas une ne ressemble à l'autre, se succèdent coup sur coup avec une rapidité incroyable. Là c'est le torrent entier qui se précipite majestueusement d'une seule pièce, et qui frappant avec fureur le bas du rocher, et repoussé par lui avec la même violence, rejaillit en entier sur l'eau qui le suit, et sème partout une pluie épaisse, semblable à celle du plus grand orage. Ici de petits filets s'élancent hors de la masse totale avec la vitesse de l'éclair, et se hâtent de la devancer dans sa chute. Là plusieurs groupes de l'élément liquide se heurtent avec violence, roulent en tourbillon les uns sur les autres dans l'étendue de l'air, et atteignent ainsi le bas de la montagne. Quelquefois une partie de la rivière, chassée par la violence du vent est jetée sur les rochers voisins; elle s'y rompt avec un fracas terrible, un grand espace se couvre d'écume, l'onde brisée part en tous sens, mille ruisseaux coulent de toutes parts, les arbrisseaux lointains sont inondés. Ici l'eau suspendue est d'une couleur noirâtre; là elle offre la plus vive blancheur; ici elle se fond en nuages et disparaît entièrement. Mille mouvements divers se présentent tout d'un coup. Mille sons différents sont répétés à la fois par mille rochers frappés de différentes manières; et dans le bas de la masse totale de l'eau, sans cesse lancée et sans cesse repoussée, le mélange des vagues, des rochers, de l'écume, des nuages confondus, agités, battus avec la plus terrible violence, offre l'image de la Nature retournant à grands pas à son premier chaos, et du combat de tous les éléments réunis pour la destruction du monde.

Nous ne vîmes pas la cascade au soleil levant, au moment où les rayons de l'astre incliné à l'horizon sont brisés par les vapeurs, et se réfléchissent décomposés dans leurs couleurs primitives, présentant partout l'arc-en-ciel; mais le torrent grossi par les pluies rendait un effet plus considérable. Nous le considérions en silence, placés au-dessus du vent, à l'abri de l'épais nuage qui se portait partout, et jusque sur les monts à l'opposite au-delà du Rhône. Des maisons couvertes de chaume amoncelées à quelque distance, la hauteur des montagnes qui entouraient le spectacle, le torrent qui traverse avec violence un petit espace en plaine, et qui va décharger le reste de sa colère dans le Rhône, les roulements sourds du fleuve, tout jusqu'au petit pont sur lequel on traverse la rivière ajoutait quelque chose au tableau. La hauteur de ce saut le rend plus intéressant que celui de Schaffhouse; il n'est pas effrayant comme celui de Niagara. Un homme de mérite nous assura une chose étonnante, et que je ne puis croire, c'est que de petits poissons remontent au haut de la cascade dans l'atmosphère épaisse dont elle est entourée.¹¹

Construite en trois paragraphes, cette évocation est intéressante. Après un premier bloc de texte essentiellement descriptif, le deuxième paragraphe est consacré à la perception du voyageur, à ce qu'il ressent et traduit de manière subjective. On entre ainsi dans un spectacle où quatre champs lexicaux sont fortement actifs: le premier est une idée de permanence, de mouvement perpétuel et sans fin, voire éternel («sans cesse», «toujours») que vient appuyer une idée de masse, de quantité, d'abondance ou d'accumulation transcrite, entre autres, par les nombreux «mille...». Sur cette trame viennent ensuite se greffer les notions de surprise et d'une rapidité qui se mue en violence tant physique qu'auditive («fracas»). Un quatrième thème vient compléter le tableau: celui de l'éparpillement, de la dispersion, de la pulvérisation qui peut mener (et mène, ici) au désordre et au chaos. Ces quatre champs lexicaux se rejoignent dans la dernière phrase du paragraphe, autour de l'idée du combat originel des forces naturelles: «l'image de la Nature retournant à grands pas à son premier chaos, et du combat de tous les éléments

¹¹ Cité d'après REICHLER, RUFFIEUX, *Le voyage en Suisse*, p. 302-304.

réunis pour la destruction du monde». Après ce tableau d'apocalypse, le dernier paragraphe revient aux conditions de vision du spectacle: comme Bordier et ses amis ne sont pas arrivés assez tôt le matin, ils n'ont pu voir l'iris; mais ils ont vu une cascade spécialement grosse, gonflée par des pluies abondantes. Leur contemplation s'est faite en silence, contrastant fortement avec le fracas et la violence de la chute. L'œil s'ouvre enfin au paysage de la vallée, au Rhône et aux constructions des hommes (maisons à toit de chaume, petit pont). Dans le même mouvement, l'esprit s'élargit et établit des comparaisons avec d'autres chutes d'eau, telles les chutes du Rhin ou du Niagara. La description se clôt sur une information typique des anecdotes des récits de voyage, où l'on rencontrait des habitants du lieu: des poissons remonteraient la cascade. Bien que suscitant ici de l'incrédulité, cette particularité réintroduit aussi un peu de vie dans la masse minérale qui a composé cette évocation.

Quelques années plus tard, en 1779, c'est Goethe (1749-1832) qui passe en Valais. Il accompagne alors le jeune duc de Weimar, qui voyage incognito. Comme ils se déplacent tard dans la saison (ils vont voir la Pissevache le 7 novembre), le jour est court.

Nous sommes partis ce matin de Martigny à l'aube naissante. [...] Nous arrivâmes à l'endroit où le Trient pénètre dans la vallée en tournant une gorge étroite de roches verticales, au point que l'on se demande s'il ne provient pas de dessous la montagne. Tout auprès se trouve l'ancien pont, rompu l'an passé par la rivière; non loin de là, des rochers énormes, tombés récemment de la montagne, ont obstrué la route. Ce groupe, dans son ensemble, ferait un admirable tableau. [...] Nous savions que nous allions voir la célèbre cascade de Pissevache; nous désirions un rayon de soleil, et le mouvement des nuages nous permettait de l'espérer. [...] Enfin nous arrivâmes devant la cascade, celle-ci mérite plus que d'autres sa renommée. Assez élevée, elle lance d'une crevasse de rocher une masse d'eau fumante dans un bassin, où elle se brise et se disperse au vent en écume et en poussière. Le soleil parut et rendit le spectacle doublement animé. En bas, dans la poussière humide, à mesure qu'on avance, on observe çà et là, tout près devant soi, un arc-en-ciel. Si l'on s'élève davantage, on jouit alors d'une apparition encore plus belle: les flots rapides écumants du jet supérieur touchent, dans leur passage tumultueux les lignes où l'arc-en-ciel se forme sous nos yeux. Les flots s'embrasent et se colorent, sans pour autant que l'on voie paraître la figure continue d'un arc, et, à cette place, brille une flamme changeante, elle passe, revient sans cesse. Nous grimpâmes tout près, nous nous assîmes à côté, et désirâmes pouvoir passer à cette place des heures et des jours. Cette fois encore, comme bien souvent dans ce voyage, nous comprîmes l'impossibilité de goûter les grandes choses en passant. [...]

Nous avons repassé devant Pissevache, le crépuscule était déjà très avancé. Les montagnes, la vallée et même le ciel étaient sombres et obscurs. La cascade grisâtre, tombant avec un sourd murmure, se distinguait de tous les autres objets; on n'apercevait presque aucun mouvement.¹²

Venant de Martigny, Goethe passe devant les gorges du Trient, dont il mentionne rapidement la fissure, s'interrogeant sur l'origine du torrent: ne serait-il pas plutôt une exsurgence? Mais son questionnement s'arrête là, remplacé par un intérêt non plus de géologue, mais de poète ou de peintre: les gorges, le vieux pont démoli, les rochers d'un éboulement récent sont pris en charge non plus par un œil scientifique, mais par un regard esthétique, celui de l'esthétique du pittoresque

¹² Johann Wolfgang VON GOETHE, *Goethe en Suisse et dans les Alpes, Voyages de 1775, 1779 et 1797*, Genève, 2003, p. 76-78.

(«ce qui est digne d'être peint»), ce dont atteste l'idée du «tableau». A partir des années 1770, on l'a dit, la cascade de la Pissevache est devenue un site important pour les voyageurs qui entrent en Valais. Dans le cas de Goethe et du duc de Weimar, qui arrivent à Martigny depuis Chamonix et le village de Trient, elle mérite par exemple un aller-retour d'une journée. Le texte de Goethe illustre le phénomène d'anticipation propre à tout voyage culturel: on a entendu parler d'un lieu et on souhaite le voir de ses propres yeux; ainsi évoque-t-il la Pissevache en la qualifiant de «célèbre» et en invoquant sa «renommée». Pour les mêmes raisons, il sait par avance qu'il est bien de la voir au soleil et au moment où celui-ci éclaire directement la chute, c'est à dire tôt le matin. Ainsi sont-ils partis à l'aube et souhaite-t-il un «rayon de soleil» avant même de l'avoir vue.

Son vœu ayant été exaucé (le soleil paraît subitement), la description qu'il en propose est essentiellement visuelle et axée sur les couleurs¹³. Toutes sortes de mots soulignent cette primauté accordée à l'œil («spectacle», «apparition», «observe», «sous nos yeux», «voir», «apercevoir»), primauté que renforcent les couleurs de l'arc-en-ciel né dans la poussière humide de la chute: les «flots s'embrasent et se colorent», une «flamme changeante» «passe et revient sans cesse». Comme de Haller, comme Bordier avant lui, Goethe est sensible au développement des sciences et de la physique de la lumière, et en fait ici l'expérience. Ce sujet l'intéressera d'ailleurs longuement par la suite, car il publiera, une trentaine d'années plus tard, sa propre *Théorie des couleurs*.

Comme la plupart des voyageurs, qui en veulent pour leur peine et leur argent, Goethe et ses amis cherchent non seulement le meilleur point de vue, mais aussi le plus impressionnant pour leurs sens. De là l'effort de grimper pour s'approcher au plus près de la cascade et se donner le loisir de se laisser envahir par elle. Assis à son côté, ils peuvent profiter d'un temps où l'action n'est plus nécessaire et un moment méditatif peut naître, moment dans lequel Goethe réfléchit à la rapidité et à la lenteur (à l'instar de Rousseau un peu avant lui, d'ailleurs...¹⁴) et à la digestion émotionnelle des grands spectacles. Après un crochet par Saint-Maurice, Goethe repasse devant la Pissevache à la nuit tombante. Les couleurs ont changé, elles sont «sombres», «obscurées» et «grisâtres»; la vue étant devenue presque impossible, l'ouïe prend le relais: la cascade émet le soir venu un «sourd murmure» qui était passé inaperçu le matin.

Les guides de voyage constituant souvent les premiers accès des voyageurs à un espace inconnu, leurs silences sont particulièrement significatifs et soulignent les désintérets de leur époque. Est-ce une surprise? Le *Guide du voyageur en Suisse* de l'Anglais Thomas Martyn (paru en 1788, 1790 et 1794) évoque rapidement la Pissevache, mais ne dit rien des gorges du Trient, tout comme le *Guide des voyageurs en Europe* de l'Allemand Heinrich August Ottokar Reichard (1793). La Pissevache est alors clairement perçue comme une attraction plus intéressante que les gorges du Trient. C'est dans la première édition du guide du docteur allemand naturalisé suisse Johann Gottfried Ebel, *Instructions pour un voyageur qui se*

¹³ Contrairement à ce que l'on a lu plus haut chez Bordier.

¹⁴ «Nous ne voyageons donc point en courriers mais en voyageurs. [...] Je ne conçois qu'une manière de voyager plus agréable que d'aller à cheval, c'est d'aller à pied. On part à son moment, on s'arrête à sa volonté, on fait tant et si peu d'exercice qu'on veut. On observe tout le pays, on se détourne à droite, à gauche, on examine tout ce qui nous flatte, on s'arrête à tous les points de vue: Aperçois-je une rivière? je la cotoye; un bois touffu? je vais sous son ombre; une grotte? je la visite; une carrière? j'examine les minéraux. Par tout où je me plais, j'y reste.» (Jean-Jacques ROUSSEAU, *L'Emile*, dans *Œuvres complètes iv*, Paris, 1969 [1762], p. 771-772).

propose de parcourir la Suisse (1795, puis 1805, 1810-11 et 1817-18) que les gorges connaissent leur premier traitement un peu approfondi :

Après avoir traversé les villages de *Barbe* et de *Miéville*, vous arrivez à la *Pissevache*. Le ruisseau qui forme cette superbe cascade, qu'on peut mettre au nombre des plus belles de la *Suisse*, se nomme *Salanche*; il tombe de 300 pieds de hauteur perpendiculaire et se brise sur un roc qui est en talus. Cette cascade se présente aux rayons du soleil avant midi, de manière qu'il s'en réfléchit les plus superbes arcs-en-ciel; on peut monter, de droite et de gauche, le rocher en talus, et en approcher de très-près; mais le côté de l'est est beaucoup plus favorable à la beauté du coup-d'œil que celui de l'ouest. D'ici la route vous mène peu après à un pont sur le *Trient*, qui sort d'une gorge étroite très-frappante. Les rochers en sont taillés à pic de droite et de gauche à une hauteur de 200 toises, et il paroît que ce sont les eaux réunies du *Trient* et du *Bréard* venant de *Valorsine*, qui se sont frayés ce passage, en rongant, ou, pourroit-on quasi dire, en siant le rocher en deux. On a déjà fait flotter du bois par cette gorge.¹⁵

On l'a dit déjà, un auteur de guide de voyage se doit de rester le plus objectif possible; il ne transmettra ainsi le plus souvent que les jugements esthétiques de son temps, mais accentuera fortement les conditions d'accès aux sites et leur visibilité, ainsi que les informations qui mettront le voyageur en état de savoir quand et depuis où il pourra retirer la plus grande émotion du voyage et du spectacle. Ainsi Ebel évoque-t-il la «superbe cascade» que l'on «peut mettre au nombre des plus belles de la Suisse» et consacre-t-il la moitié des lignes qu'il dédie à la *Pissevache* aux conditions de vision et d'accès de la cascade (si on veut voir les arcs-en-ciel, il faut venir avant midi, et on peut grimper de part et d'autre de la chute d'eau, mais la vue est plus belle depuis l'est...) Décrire les accès et dire les possibles sont des fonctions propres aux guides de voyage.

Dans le même paragraphe, il évoque ensuite les gorges du *Trient*. C'est, à ma connaissance, le premier auteur de guide à le faire, mais cette primauté n'est guère étonnante, Ebel ayant toujours porté une attention particulière à la botanique et aux sciences de la terre. Les quelques lignes qu'il leur consacre évoquent d'abord l'aspect physique des gorges et l'émotion qu'elles peuvent susciter chez le voyageur sensible: leur étroitesse et leur verticalité les rendent «très-frappantes». Puis sont donnés les noms des deux torrents qui ont creusé les gorges (le rôle du guide est bien de (dé)nommer les lieux et les phénomènes naturels) et leur action géologique est décrite comme une action humaine: celle du scieur. De celle-ci, on glisse à l'évocation de la fonction encore essentiellement laborieuse de celles-ci: les hommes y font flotter du bois coupé plus haut dans la vallée du *Trient* et qui servait à approvisionner les fourneaux de la Verrerie installée à la sortie des gorges à la fin du XVIII^e siècle. Comme les gorges n'étaient toutefois pas encore accessibles, elles sont encore regardées de l'extérieur. En les mentionnant pourtant pour leur intérêt géologique, Ebel les fait ressortir de l'indistinction du monde et pose une première pierre pour leur futur développement touristique. Ces *Instructions pour un voyageur qui se propose de parcourir la Suisse...* de 1795 seront en effet complètement reprises par Ebel quelques années plus tard et publiées après avoir été complétées plusieurs fois au début du XIX^e siècle (1805, 1810-11 et 1817-18). Devenu le *Manuel du voyageur en Suisse*, ce guide sera la bible viatique des voyageurs en Suisse durant la première moitié du XIX^e siècle et servira de base de connaissances aux auteurs des trois grands guides de voyage culturels et généralistes du XIX^e siècle, les guides Murray, Baedeker et Joanne.

¹⁵ EBEL, *Instructions pour un voyageur qui se propose de parcourir la Suisse*, vol. 2, 1795, p. 203.

Avec quel guide l'archéologue français conservateur Désiré Raoul-Rochette (1789-1854) voyageait-il en Suisse autour des années 1820? Il ne le mentionne pas. Mais il n'est pas impossible qu'il ait eu un Ebel en poche: dans les années 1830-40, ce guide a connu un tel succès que son nom était alors un synonyme de «guide de voyage»¹⁶. Toujours est-il que Raoul-Rochette est le premier des voyageurs considérés ici qui traite Pissevache et gorges du Trient sur un pied d'égalité:

Je m'arrêtai long-temps devant la célèbre cascade de Pissevache. Là, du moins, aucun témoin importun, aucun objet pénible, si ce n'est la misère en haillons spéculant sur la curiosité en litière, ne vient troubler une contemplation pleine de charmes. Le volume et la hauteur de cette chute d'eau, et l'éclat extraordinaire du paysage qui l'environne; le noir rocher d'où le torrent s'épanche en nappes écumantes; les masses prodigieuses de monts qui bornent l'horizon, et au-dessus desquels étincèlent les neiges du mont *Velan*, le pic le plus élevé de la chaîne du *Saint-Bernard*; tout ce spectacle est véritablement enchanteur. Cette cascade a, d'ailleurs, pour quiconque ne craint pas d'être trempé par la vapeur et assourdi par le fracas de ses eaux, l'avantage de pouvoir être considérée de très-près; et les magnifiques effets de l'iris, qui se croisent dans tous les sens et se succèdent avec une inconcevable rapidité, surpassent ici tout ce que l'on peut imaginer.

A quelques pas de là, l'on traverse le ruisseau de Trient, qu'on voit sortir, sur la droite, d'une crevasse de rocher, la plus singulière que j'aie encore vue. Cette crevasse, d'à peine deux toises de largeur, se prolonge, l'espace de plusieurs lieues, entre deux parois de rochers perpendiculaires, d'une hauteur de douze cents pieds. Vous ne pourriez concevoir le froid, l'humidité, l'horreur qui règnent dans ces sombres profondeurs, où cependant des hommes ne craignent pas de s'engager pour conduire jusqu'au Rhône des bois coupés dans la vallée de *Valorsine*; et ces hommes, qui risquent mille fois leur vie, dans des périls ignorés et pour un médiocre salaire, ne se doutent pas qu'on les admire et ne s'aperçoivent seulement pas qu'on les regarde.¹⁷

Comme on l'a vu pour Goethe, la notoriété touristique de la cascade de la Pissevache est toujours forte (elle est «célèbre») et suscite la «curiosité» des voyageurs. Raoul-Rochette s'y arrête donc et ne le regrette pas: le spectacle est «véritablement enchanteur». Le développement du tourisme qu'elle génère fait pourtant sentir ses premiers effets: des mendiants assaillent les voyageurs à son pied. Autrement, en bon touriste romantique, Raoul-Rochette utilise tout le vocabulaire du voyageur dans les Alpes: entre cascade et torrent, «noirs rochers» et «masses prodigieuses de monts», «neiges» étincelantes et «pic le plus élevé». Comme les autres visiteurs, il vient y chercher des émotions (elle a «l'avantage de pouvoir être considérée de très-près») et en profite par tous les sens: vue, ouïe et perception tactile («trempé»). L'intérêt principal de la fin du XVIII^e siècle (les effets optiques et l'arc-en-ciel) est toujours présent, mais semble commencer à passer au second plan, l'émotion devenant progressivement première: Raoul-Rochette cherche l'«extraordinaire», le «prodigieux» et ce qui «surpasse».

La «crevasse de rocher» des gorges du Trient lui plaît ainsi particulièrement: c'est «la plus singulière que j'aie encore vue». S'il évoque bien sûr son étroitesse, sa hauteur et la verticalité de ses parois, c'est le premier auteur parmi les textes sélectionnés à évoquer ce que l'on ressent à l'intérieur de celles-ci: leur longueur («plusieurs lieues»), le «froid», l'«humidité» et le topos romantique de «l'horreur qui règne [...] dans ces sombres profondeurs». A la fin de sa description, il évoque le flottage du bois et, par-delà cette activité, les hommes qui la réalisent. Cet

¹⁶ Il est arrivé la même chose aux guides Baedeker au début du XX^e siècle.

¹⁷ RAOUL-ROCHETTE, *Lettres sur la Suisse*, vol. 1, 1823 [1822], p. 61-63.

intérêt très «XVIII^e siècle» pour les hommes et leur travail dénote qu'on n'est pas encore à l'apogée du système touristique du XIX^e siècle, qui les oubliera progressivement pour proposer aux voyageurs le contact le plus étroit possible entre les paysages visités et leurs émotions¹⁸. La dernière phrase du paragraphe fait ressortir le côté «voyeur» des voyageurs: les travailleurs «ne s'aperçoivent pas qu'on les regarde».

Peu après Raoul-Rochette, on peut lire le récit de voyage du comte belge Théobald Walsh qui passe en 1823 devant les gorges du Trient sans les mentionner, mais s'arrête longuement devant celle qu'il nomme la «Pisse-Vache». Sa description de la cascade proprement dite est assez semblable à celle de Raoul-Rochette. Elle s'en éloigne cependant à la fin, quand Walsh se fait aborder par une mendicante portant un enfant atteint d'un crétinisme sévère. Après lui avoir donné quelques sous, il reste frappé d'un «contraste profondément mélancolique¹⁹» entre la «nature, fraîche, brillante, revêtue de toute sa pompe» qu'il venait d'admirer à la cascade et ce «roi dégradé» qu'est le crétin. Cette méditation, où le voyageur continue à être subjugué par des beautés naturelles qui ne sont pas encore devenues banales, recèle une critique envers les manières de voyager alors en train de s'inventer et les hommes qui cherchent à en tirer profit, critique dont on peut suivre la progression durant tout le XIX^e siècle.

En 1832, Alexandre Dumas père (1802-1870) remonte aussi la vallée du Rhône. C'est alors qu'il s'arrête à Martigny où il contera l'anecdote du fameux steak d'ours. Mais avant d'y arriver, il désirait «consacrer quelque temps à la cascade de Pissevache, qu'on m'avait vantée comme une des merveilles de la Suisse»²⁰. On sent déjà dans cette formulation que le lieu est clairement devenu touristique. Contrairement aux récits de Raoul-Rochette et de Walsh, il n'y a plus trace dans la description de Dumas de l'un des intérêts qui a rendu cette cascade importante dans le monde du voyage de la fin du XVIII^e siècle. Les phénomènes optiques et l'arc-en-ciel ne sont en effet plus évoqués. Ils laissent place à la subjectivité du voyageur, aux comparaisons que la cascade éveillent en lui, et à une anthropomorphisation du paysage qui devient subitement humain: «L'eau est toujours une admirable chose dans un point de vue: c'est à un paysage ce qu'une glace est à un appartement; c'est le plus animé des objets inanimés; mais une cascade l'emporte sur tout: c'est véritablement de l'eau vivante; on est tenté de lui donner une âme»²¹. Ce mouvement où l'homme va chercher à lire dans le paysage le reflet de son âme (tourmentée, effrayée ou perdue) appartient à la démarche romantique. Dumas en est ici un bon exemple.

Autour de 1840: premier tournant

La fin des années 1830 et les années 1840 constituent la période où le tourisme en Suisse et dans les Alpes commence à prendre réellement ses aises et où paraissent successivement les premières éditions des trois grands guides culturels généralistes du XIX^e siècle, les Baedeker, Murray et Joanne. Les lieux et les sites qui avaient mis en émoi les voyageurs depuis la fin du XVIII^e siècle, qui les avaient fait toucher un peu de la magie du monde et des mouvements de leur âme commencent à perdre de leur éclat. Racontés mille fois, trop décrits, ils ont perdu

¹⁸ Voir Laurent TISSOT, *Naissance d'une industrie touristique. Les Anglais et la Suisse au XIX^e siècle*, Lausanne, 2000. Et spécialement le chapitre: «Une Suisse sans Suisses», p. 71-76.

¹⁹ WALSH, *Voyage en Suisse, en Lombardie et en Piémont*, vol. 2, 1835, p. 115.

²⁰ DUMAS, *Impressions de voyage en Suisse*, vol. 1, 1982 [1833], p. 87-88.

²¹ DUMAS, *Impressions de voyage en Suisse*, vol. 1, 1982 [1833], p. 88.

de leur nouveauté et on voit le regard que les voyageurs leur portent se transformer, l'enchantement premier pâlir et poindre une critique qui mènera à la démythification. Les *Voyages en zigzag* de Rodolphe Töpffer en apportent de multiples exemples. Ayant fait de nombreux voyages à pied avec les étudiants de son pensionnat, il est passé plusieurs fois devant la Pissevache et les gorges du Trient. Voici la description qu'il publie en 1844:

Plus nous visitons Pissevache, ou du moins plus nous avons eu l'occasion de voir d'autres cascades, moins celle-ci nous paraît mériter sa réputation; elle n'a ni encaissements mystérieux, ni végétations élégantes ou fortes, ni entourage séduisant; et quand au volume d'eau, il est ordinaire. Pendant que nous nous reposons en face de la merveille, une voiture arrive, s'arrête, et le cocher descend pour réveiller toute sa cargaison de dames. Holà! hé! la cascade! Les dames ouvrent les yeux, bâillent à la cascade, descendent sommeillantes, se laissent promener dans l'herbe mouillée et sous la rosée du phénomène, et, après avoir accompli ce pèlerinage de rigueur, elles remontent en voiture, justement assez réveillées pour réfléchir combien tout cela est peu récréatif.²²

La critique se développe de deux manières: par une rhétorique du dénigrement et du manque pour commencer, puis par l'ironie. La Pissevache est d'abord rabaisée par la comparaison avec d'autres cascades et par une tournure stylistique en trois parties qui commence par une claire progression («plus...plus...») pour retomber avec un «moins celle-ci nous paraît mériter sa réputation». Elle n'est ensuite pas décrite pour et par ses qualités, mais par ses manques (d'où la formulation avec le triple «ni»). Il est difficile de déterminer si les «encaissements mystérieux», les «végétations élégantes et fortes» et l'«entourage séduisant» sont ironiques ou non: soit ce n'est pas ironique et Töpffer liste ici ce qu'il aime réellement trouver autour d'une cascade, soit l'ironie est présente et il énumère ce que les voyageurs de son temps attendent d'une visite à une chute d'eau. Quel que soit le cas de figure, on est ici face à un lieu commun du voyage romantique. Pour parachever la critique, Töpffer fait un sort à ce que les voyageurs passés trouvaient tout à fait extraordinaire, c'est-à-dire le volume d'eau de la cascade: celui-ci est tout simplement ordinaire. Pas de quoi se déplacer, en somme.

L'ironie pointe clairement quand la Pissevache est décrite comme une «merveille». Les lignes qui suivent mettent en place une double critique: celle de la Pissevache comme étape nécessaire du voyage en Suisse (elle est présentée comme un «pèlerinage de rigueur» «peu récréatif») et une critique du monde du voyage de son temps. Les visiteuses sont évoquées comme des paquets (elles constituent une «cargaison»), elles sont tout ensommeillées (au XIX^e siècle, les voyageurs devaient souvent se mettre en route avant l'aube) et ne voient pas plus de choses qu'elles n'en éprouvent. Décrites comme vides et molles, elles se «laissent promener» comme des bagages sur pied. Cela est rapide et mécanique, et l'émotion (joie, admiration, étonnement, ...) que Töpffer recherche si souvent dans ses voyages est absente.

A partir de ce moment, on relève essentiellement deux attitudes face à la Pissevache: celle qui dédaigne l'attraction jadis enthousiasmante en passant rapidement, voire en ne la voyant tout simplement pas (ce sera le cas de Gustave

²² TÖPFFER, *Voyages en zig-zag*, 1844. Cité d'après REICHLER, RUFFIEUX, *Le voyage en Suisse*, p. 848-849.

Flaubert en 1845²³ et de Théophile Gautier en 1852²⁴), et celle qui évoque les lieux comme une attraction touristique. «Touristicisée», faudrait-il peut-être oser dire, tant le site sera peu à peu aménagé pour devenir une attraction à l'intention des voyageurs.

Quant aux guides de voyage, ils continuent à évoquer les accès aux sites à voir et les possibilités d'émotion les plus vives. On dénote cependant des différences de sensibilité entre les guides: le Baedeker est ainsi tendanciellement le plus «technique», détaillant souvent précisément la longueur des tunnels, la hauteur des ponts ou le nombre des câbles de soutien d'un pont suspendu; le Murray (assez logiquement d'ailleurs) le plus anglais, qui informe systématiquement ses lecteurs sur les endroits où ils pourront trouver du thé anglais ou des paysages vallonnés et verdoyants comme la campagne anglaise; et le Joanne le plus cultivé: c'est dans ses pages, par exemple, qu'on trouvera le plus longtemps des informations permettant de réaliser un voyage très classique, voire très «Grand Tour». On ne s'étonnera ainsi pas vraiment de constater que le Joanne propose en 1841 de faire l'expérience des «magnifiques iris» à la cascade de la Pissevache tout en diffusant clairement l'esthétique romantique de son temps quand il présente les gorges du Trient comme des «parois sombres et escarpées», «étroites et sauvages»:

15 m[inutes]. *Cascade de la Sallanche ou de Pissevache*, haute de 64 mètr. env. et formée par la Sallanche, qui prend sa source à l'Alpe du même nom, au pied de la Dent-du-Midi. Avant midi, les rayons du soleil l'embellissent de magnifiques iris. Il ne faut pas se contenter de regarder cette cascade depuis la route. Pour la bien voir, tous les voyageurs doivent aller se placer au-dessous, surtout du côté de l'E.

15 m[inutes]. *Vernay ou Vernoya*, ham[eau] près duquel on voit s'ouvrir à g. la gorge étroite et sauvage d'où sort le torrent du Trient, descendu du célèbre passage de Tête-Noire. On peut monter sur les rochers qui dominent cette gorge, et, en s'avançant prudemment jusqu'au bord de l'abîme, apercevoir dans le fond le Trient se briser en écumant contre les deux parois sombres et escarpées qui gênent et interceptent son cours.²⁵

Là où le texte du Joanne trahit clairement sa fonction de guide, c'est quand il donne des conseils (des ordres?) à ses lecteurs-voyageurs. Des conseils qui sont d'ailleurs loin d'être anecdotiques, puisqu'ils occupent près de 40% de chacune des notices dédiées à la Pissevache et aux gorges du Trient. C'est là aussi que l'on trouve les formulations les plus contraignantes («il ne faut pas se contenter...», «pour la bien voir, tous les voyageurs doivent aller...»). Aux gorges, le ton est moins impérieux («on peut monter»), peut-être parce que ce que le guide propose est plus dangereux («en s'avançant prudemment jusqu'au bord de l'abîme...»). Si le guide s'est donné pour mission de dire les possibles et les lieux d'accès, il n'a en effet pas pour intention de tuer ses utilisateurs! Les deux éditions suivantes du guide Joanne (1853 et 1859) présentent un texte en grande partie semblable.

On a déjà touché à cette question avec les récits de voyage de Raoul-Rochette et de Walsh: on trouve pendant une bonne partie du XIX^e siècle un autre indicateur permettant de déterminer si un lieu est réellement touristique. C'est l'existence non seulement des nombreux métiers de service qui tournent autour du voyage (cochers, porteurs, lavandières, guides humains, ...), mais aussi la présence, qui

²³ FLAUBERT, *Voyage en Italie et en Suisse*, 1845. Cité d'après REICHLER, RUFFIEUX, *Le voyage en Suisse*, p. 867.

²⁴ Théophile GAUTIER, *Italia*, Paris, 1852, p. 18-19.

²⁵ JOANNE, *Itinéraire descriptif et historique de la Suisse*, 1841, p. 174-175.

peut d'ailleurs être plus ou moins importante et importune, de mendiants. En 1838, le guide Murray fait un commentaire qui prouve que la Pissevache est entrée dans le monde assez fermé des attractions touristiques illustres: «le village voisin de Miéville envoie une foule importune de mendiants et de guides auto-désignés pour conduire les voyageurs de la route à la cascade, une distance de quelques centaines de mètres»²⁶. Le guide Baedeker se plaint de cette mendicité²⁷ en tout cas jusqu'à la fin des années 1870, mais ne la mentionne plus dans la décennie 1890. Les autorités suisses (à moins que ce ne soit les promoteurs du tourisme eux-mêmes) semblent avoir fini par y mettre bon ordre...

A partir des années 1830-1840, on voit donc les gorges du Trient devenir un nouveau site d'attraction touristique. Les accès à celles-ci n'ayant toutefois pas changé entre la fin du XVIII^e siècle et 1840, ce n'est pas dans une plus grande visibilité ou une meilleure accessibilité des lieux qu'il faut aller chercher les causes de cette transformation. Elle a très certainement une motivation culturelle. Le XIX^e siècle est en effet une période de fort développement des sciences dites «dures» (naturelles et exactes), sciences qui se constituent précisément alors en disciplines distinctes²⁸. Pratiquement, dans le monde et les modes du voyage, cette évolution du savoir scientifique influence une part des intérêts touristiques. Ainsi en est-il de la géologie et de la glaciologie qui naît alors et pour laquelle on ne peut éviter de mentionner les travaux de Jean de Charpentier, d'Ignace Venetz ou du Neuchâtois Louis Agassiz qui publie en 1840 *Etudes sur les glaciers*²⁹. Le tourisme romantique du XIX^e siècle s'est en effet passionné pour les «noirs rochers», les gouffres et les abîmes, les pics et les gorges, les torrents et les éboulements, tous éléments ou activités liés de près ou de loin à la géologie. On peut, par exemple, relever que la carte touristique de Heinrich Keller de 1817 (significativement intitulée en anglais: «Keller's road map of Swisserland, exhibiting the whole of its natural curiosities and every object interesting to the Traveller») présente pas moins de 6 signes sur 27 codant une particularité géologique: «passages dans le roc», «passages souterrains», «grottes», «cascades», «mines» et même «éboulements». L'émergence des gorges du Trient comme site d'attraction touristique ne vient ainsi pas de rien, mais répond à des préoccupations culturelles beaucoup plus larges.

Autour de 1860: deuxième tournant

Le deuxième tournant que l'on constate autour des années 1860 se marque non plus par un changement de regard et ou une évolution de la curiosité scientifique, mais par un changement du monde physique. Quand les habitants ont vu que les gorges attiraient les voyageurs, ils ont réalisé qu'ils pouvaient non seulement les rendre plus accessibles et même spectaculaires, mais qu'ils pouvaient aussi en tirer de l'argent. Ils ont ainsi travaillé à créer des accès (chemins, pont latéral suspendu...) qu'ils ont tarifés. Les gorges deviennent visitables de l'intérieur, mais sont désormais payantes.

On se demande souvent si les guides de voyage sont responsables des transformations que le tourisme fait subir aux lieux visités. En lisant le texte du Joanne

²⁶ MURRAY, *Hand-book for travellers in Switzerland*, 1970 [1838], p. 138 : «The neighbouring village of Mieville sends forth an importunate crowd of beggars and self-appointed guides to conduct travellers from the road to the fall, a distance of a few hundred yards.»

²⁷ Spécialement dans l'Oberland bernois.

²⁸ On voit encore avec Saussure à la fin du XVIII^e siècle combien toutes les sciences naturelles étaient jusque-là mêlées.

²⁹ Pour plus d'informations sur cette question, voir l'ouvrage récent de Nicolas CRISPINI, Hilaire DUMOULIN, Amédée ZRYD, *Glaciers, passé-présent du Rhône au Mont-Blanc*, Genève, 2010.

de 1865, on se rend clairement compte que celles-ci sont, pour les gorges du Trient et la Pissevache, le fait d'entrepreneurs locaux. Si on retrouve certaines formulations des éditions de 1841, 1853 et 1859, on peut constater qu'une grande partie de l'article est neuve (je souligne le texte neuf).

119 kil. Evionnaz, v[illage] de 659 hab., cath., à 4 kil. duquel, au delà des hameaux de la Barma et de Mieville, on aperçoit au fond de la vallée la cime du Vélan et à dr. la Cascade de la Sallanche ou de Pissevache, haute de 64 mètr. environ et formée par la Sallanche, qui prend sa source à l'Alpe du même nom, au pied de la Dent du Midi. Avant midi, les rayons du soleil l'embellissent de magnifiques iris. Il faut s'approcher aussi près que possible de la cascade, et monter au haut du rocher par un bon chemin garni d'une balustrade (50 cent.)

126 kil. Vernayaz hameau où descendent les touristes qui veulent visiter (sans y revenir de Martigny) la cascade de Pissevache (30 min.) et la gorge du Trient (15 min.)

Le Trient, qui descend du glacier de ce nom, traverse avant de se jeter dans le Rhône une admirable gorge resserrée dans sa partie inférieure entre deux parois à pic très-rapprochées l'une de l'autre. Jamais aucun être humain n'avait pu remonter cette gorge, impénétrable même aux chèvres. Il y a quelques années, des habitants des villages voisins eurent l'idée d'y construire, non pas un chemin, mais un pont latéral attaché à l'une ou à l'autre des deux parois. Grâce à ce travail pénible on peut maintenant visiter sans danger, moyennant 1 fr. par personne, la Gorge du Trient, comparable en petit à la célèbre gorge de Pfäfers (R. 211). 10 min. suffisent pour aller à l'extrémité de ce pont suspendu sur l'abîme, jusqu'à une belle cascade qui rend tout passage impossible. Aucun touriste ne regrettera le temps qu'il aura consacré à cette exploration.³⁰

En 1865, Evionnaz et Vernayaz sont atteignables en train depuis 5 à 6 ans, puisque la ligne Bouveret-St-Maurice-Martigny a été ouverte en 1859, et le tronçon entre Villeneuve et Martigny est possible directement depuis 1860. C'est ainsi sur la base de ces nouvelles infrastructures (qui se mesurent désormais en kilomètres) que le guide propose de visiter Pissevache et gorges du Trient. Fidèle à sa fonction, il donne toujours des informations de type encyclopédique, détaille les possibilités d'émotions et déroule les accès. On remarque ainsi que la Pissevache est désormais accessible par un «bon chemin garni d'une balustrade», aménagements qui ont leur prix: il faut payer 50 centimes.

Quant aux gorges, leur présentation a été complètement remaniée pour s'adapter aux transformations du monde physique, puisqu'elles sont maintenant visitables «de l'intérieur». Le guide fait l'histoire de leur accessibilité: impénétrables jusqu'à peu, elles proposent dorénavant un pont latéral qui a demandé beaucoup de travail. Un travail qui se paie «1 fr. par personne». La durée de la promenade est aussi donnée. Comme le Joanne n'utilise pas à cette époque les étoiles pour coder l'importance des attractions touristiques (contrairement au guide Baedeker), il fait ses commentaires en toutes lettres avec un fréquent «(très) recommandé» ou, comme c'est le cas ici: «aucun touriste ne regrettera le temps qu'il aura consacré à cette exploration».

En 1874, la cinquième édition du même guide enregistre fidèlement la progression des aménagements touristiques (comme précédemment, je souligne les changements du texte les plus importants):

119 kil. Evionnaz, v[illage] de 659 hab., c[atholiques], à 4 kil. plus loin, au delà des hameaux de la Barma et de Miéville, on aperçoit, au fond de la vallée, la cime du

³⁰ JOANNE, *Itinéraire descriptif et historique de la Suisse*, 1865, p. 141.

Vélan et à dr. la *Cascade de la Sallanche* ou de **Pissevache**, haute de 64 mètr. env. et formée par la Sallanche, qui prend sa source à l'Alpe du même nom, au pied de la Dent du Midi. Avant midi, les rayons du soleil l'embellissent de magnifiques iris. On paye 50 c. pour monter au haut du rocher par un bon chemin garni d'une balustrade et 1 fr. pour pénétrer dans le tunnel creusé derrière la cascade et d'où l'on voit tomber l'eau devant soi. – N. B. Ces travaux ont beaucoup gâté la cascade.

126 kil. **Vernayaz**, hameau où descendent les touristes qui veulent visiter (sans y revenir de Martigny) la cascade de Pissevache (30 min.) et la gorge du Trient (15 min.) **Le Trient**, qui descend du glacier de ce nom, traverse avant de se jeter dans le Rhône une admirable gorge creusée par les eaux, et resserrée dans sa partie inférieure entre deux parois à pic très-rapprochées l'une de l'autre. On y a construit un chemin latéral attaché à l'une ou à l'autre des deux parois et grâce auquel on peut visiter sans danger, moyennant 1 fr. par personne, la **Gorge du Trient**, comparable en petit à la célèbre gorge de Pfäfers (R. 211). 10 min. suffisent pour aller à l'extrémité de ce pont suspendu sur l'abîme, jusqu'à une belle cascade qui ferme le passage. (Excursion recommandée: illumination curieuse le samedi soir, 1fr. 50 c.).³¹

Est-on surpris? La plupart des modifications apportées au texte ont trait aux aménagements, qui facilitent les accès et construisent les lieux en attractions touristiques. Et à leur tarification. A la Pissevache, on peut toujours monter «au haut



Fig. 2 – Gravure des gorges du Trient tirée du Guide Joanne de 1874 (Adolphe JOANNE, *Itinéraire de la Suisse, du Mont-Blanc, de la vallée de Chamonix et des vallées du Piémont*, Paris, 1874, 5^e édition, p. 125).

³¹ JOANNE, *Itinéraire descriptif et historique de la Suisse*, 1874, p. 124-125.

du rocher par un bon chemin garni d'une balustrade» pour 50 centimes, mais on peut désormais aussi passer dans un «tunnel creusé derrière la cascade» et voir la chute tomber devant nous pour la modique somme d'un franc. Aux gorges du Trient, on découvre une nouvelle offre, elle aussi dûment payante: «illumination curieuse le samedi soir, 1 fr. 50 c.» La recherche d'émotions toujours plus fortes, l'argent (qui permet de se les offrir ou qui fait vivre les locaux) et un temps limité que le guide permet de gérer au mieux sont bien les conditions et les moteurs principaux du tourisme. Si le guide prend note des nouveautés, il garde toutefois son autonomie de jugement: il apprécie ainsi l'illumination des gorges, mais critique le tunnel de la Pissevache. L'excès nuit (trop de mise en valeur tue l'attraction touristique...) et le tourisme contient ses propres germes de destruction. Pour ce qui est de la pondération entre Pissevache et gorges du Trient, le Joanne de 1874 semble accorder autant de lignes à la première qu'aux secondes, faisant penser à un traitement identique. Un élément de bibliographie matérielle fait pourtant clairement pencher la balance du côté des gorges: celles-ci ont en effet droit à une gravure, signe visuel extrêmement fort qui indique que le curseur qui se trouvait d'abord du côté de la cascade a basculé de façon évidente du côté des gorges.

En 1872 et 1875, un jeune papetier strasbourgeois nommé Emile Ziegelmeyer fait deux grands voyages dans les Alpes. Désargenté, il marche beaucoup et fait attention à ses dépenses³². Venu à pied de Champéry qu'il avait quitté à une heure le matin même, il visite et les gorges du Trient et la cascade de la Pissevache avant la fin du jour. Sa narration offre non pas l'envers du décor, mais une autre facette du kaléidoscope que constitue le monde du tourisme:

Je mis près d'une heure pour arriver à Vernayaz, un hameau de peu d'importance en soi-même et dont les quelques maisons se trouvent disséminées, mais qui doit son renom à la gorge du Trient qui débouche en cet endroit dans la vallée du Rhône et à la cascade de la Pissevache qui se trouve tout près. C'est à ces deux motifs et à la route de Salvan menant par la Tête-Noire à Chamonix, que Vernayaz doit sa station de chemin de fer et l'existence de plusieurs hôtels, parmi lesquels celui du Grand Hôtel des Gorges du Trient situé en face même de l'entrée des gorges, et incontestablement le plus beau et sans doute aussi le plus cher, à en juger par son attitude aristocratique. Aussi ma bourse qui a des allures tout à fait plébéiennes, se refusa-t-elle d'abord de pénétrer dans ce lieu de perdition, mais je calmai son effervescence en lui observant que je ne pénétrais dans l'hôtel que pour prendre un billet, qui me rendit accessible l'entrée des gorges. Moyennant un franc, le portier de l'hôtel accourut précipitamment à mon coup de sonnette, m'octroya un billet taillé sur le patron des billets de chemin de fer, que je remis un instant après à un contrôleur-boutiquier qui vendait des objets en bois sculpté, de faux agates, des cristaux de Bohême et des cornes de chamois en caoutchouc, le tout garanti authentique bien entendu. Je ne m'arrêtai qu'à ses photographies, mais comme j'en avais fait déjà ample provision à Dornach, je me contentai de les admirer.

Une porte à l'aspect rudimentaire me livra passage sur une passerelle en bois, qui, étayée à une hauteur convenable au-dessus des eaux, permet au visiteur de contempler à son aise ce spectacle grandiose. En cet endroit le torrent forme un petit estuaire, mais quelque pas plus loin déjà il se rétrécit et ne possède plus qu'une largeur variant de cinq à huit mètres. Je m'avance en contemplant cette belle horreur, le bruit de mes pas sur les planches atteint à peine mon oreille, tant les grondements du Trient retentissent sous cette voûte rocheuse. Par moment je mesure des yeux l'élévation des murs verticaux ou surplombants, qui se dressent des deux côtés de cette profonde entaille et

³² Il a d'ailleurs certainement lu Rodolphe Töpffer, car il anthropomorphise souvent sa bourse dans son récit, bourse qui se cabre avant d'entrer dans un endroit où elle risque trop gros.

forment ce gouffre gigantesque qui par sa grandeur surpasse Pfäfers. La masse d'eau grise se démène avec rage dans son lit étranglé et lèche d'une fureur impuissante les parois rocheuses qu'elle polit et repolit sans cesse; en quelques endroits, où la conformation de la roche s'y est prêtée, elle s'est même creusé des excavations; mais il n'y a pas à craindre que le mur s'effondre de sitôt.

J'avance toujours d'un pas lent, méthodique, scrutant tous les accidents de ce spectacle étrange. La passerelle mène tantôt à droite, tantôt à gauche, selon que la disposition du rocher s'y est prêtée. Parfois en fixant les eaux écumeuses, où les vagues se culbutent précipitamment l'une au-dessus de l'autre, il me semble qu'elles veulent m'attirer à elles; c'est la même tentation que la pierre qui tombe au bord du précipice et vous donne le vertige en suivant sa chute dans les profondeurs. Arrivé au milieu de la gorge, un industriel m'offre de tirer un coup de pistolet à raison d'un franc, pour pouvoir juger de la puissance de l'écho; mais je marchande et il se laisse attendrir jusqu'à me procurer ce plaisir pour cinquante centimes. Je constate que la détonation produit un bruit assez fort et donne lieu à de magnifiques échos. Mon tireur voyant que je trouve goût à la chose, cherche à m'abonner pour une douzaine de coups, répartis sur la longueur des gorges et qu'il me laisserait au rabais, vu la quantité; mais je refuse et persiste à décliner ses offres malgré son insistance. En certains endroits la profondeur doit être de douze à treize mètres, mais généralement elle est bien moindre. Je remarquai en plusieurs endroits, qu'aux passages resserrés suivaient des bassins, où les eaux plus calmes formaient des remous et semblaient se recueillir préalablement avant de continuer leur course furibonde. La hauteur moyenne des rochers au-dessus du niveau des eaux, varie de cent trente à cent cinquante mètres; certes une belle hauteur qui équivaut à celle de notre cathédrale.

Le point des gorges le plus éloigné, accessible aux visiteurs, se trouve à environ un quart d'heure de l'entrée. En cet endroit les parois s'élargissent un peu et ne se soulèvent plus à leur partie supérieure comme elles le font sur une partie de la distance parcourue; le ciel réapparaît et le torrent paraît avoir une course plus régulière; néanmoins la gorge continue pendant près de trois heures encore. Au point terminal, plusieurs bancs rustiques, plus ou moins humides et verdis, permettent au visiteur de se reposer s'il en sent le besoin et d'admirer assis une chute de près de dix mètres que produit le torrent en amont de ce point. En connaissance de cause, je recommanderais aux personnes de ne pas y stationner longtemps, si elles ne sont pas amateurs de vêtements humides. Car la poussière liquide qui se dégage de la chute, mouille incessamment tous les alentours, qui sont saturés d'eau et recouverts de cette moisissure qui s'empare de tous les objets humides en permanence. En ressortant, je rencontre deux groupes d'Anglais; je remarquerai ici que le Valais et la Savoie paraissent être un de leurs lieux de prédilection, car ils y foisonnent et fournissent comme contingent avec les Américains du nord plus de la moitié de tous les autres voyageurs.

[...] Vingt minutes de chemin me menèrent à la cascade de la Pissevache qui m'étonna, tant par sa puissance, que par la hauteur de sa chute. Elle est encadrée de verdure et descend d'une hauteur de soixante-dix mètres. Une partie de ses eaux n'arrive en bas qu'en forme de poussière et se disperse assez loin aux alentours. Des industriels y ont adapté un escalier monstre, garni d'une balustrade, qui permet d'en approcher tout près et de la regarder sous différentes faces. Comme je n'avais pas de temps à perdre et que cinquante mètres plus loin ou plus près ne me semblait rien enlever de sa beauté, je me contentai de l'admirer du point où je me trouvais et crus devoir la mettre dans mon estime à un niveau égal à plusieurs des chutes en renom de l'Oberland.

Quand je me fus amplement rassasié de sa vue et que je la crus suffisamment gravée dans ma mémoire, je m'acheminai vers le bourg d'Evionnaz...³³

³³ ZIEGELMEYER, *Par amour du vagabondage*, p. 204-206.

Contrairement aux autres récits de voyage dont on a pu lire des extraits dans cet article, ce texte n'est pas une production de la culture savante. Ziegelmeyer n'a en effet pas l'érudition d'un Goethe ou d'un Raoul-Rochette. Plus brut, son récit propose cependant une bonne image du monde du tourisme durant le dernier quart du XIX^e siècle et notamment de son côté «industriel». La présence conjointe dans son texte de deux champs lexicaux que tout devrait opposer dessine bien le contraste qui naît de la cohabitation entre l'esthétique et les émotions romantiques que les touristes d'alors viennent chercher en voyage («spectacle grandiose», «belle horreur», «magnifiques échos») et le commerce et l'industrie, qui sont lisibles dans les prix ou les formulations suivantes: «un industriel [...] cherche à m'abonner» ou «au rabais, vu la quantité».



Fig. 3 – Publicité pour l'Hôtel Grand-Maison et Poste à Martigny tirée du Guide Joanne de 1874 (Adolphe JOANNE, *Itinéraire de la Suisse*, Paris, 1874, 5^e édition, p. 19 du cahier de publicités).

Ziegelmeyer consacre près de 85% de son texte à décrire les gorges du Trient et n'en accorde que 15% à la Pissevache. En aurait-il été autrement s'il avait été moins fatigué? On constate en tout cas ici aussi un clair renversement dans l'importance des attractions entre ces deux sites. Un petit siècle a suffi pour détrôner la Pissevache et promouvoir les gorges du Trient. Si l'on voulait étayer ce constat d'une preuve supplémentaire, il suffirait de lire les articles que les Baedeker de 1876 et de 1893 consacrent aux gorges du Trient et à la Pissevache, ou l'incitation que le guide Murray de 1886 inscrit pour les gorges et non pour la Pissevache: «By all means visit it»³⁴. Au début du XX^e siècle, le texte des guides de voyage se compacte de manière générale. La cascade de la Pissevache comme les gorges du Trient voient ainsi leur description fondre. Mais pas disparaître. L'une et l'autre existent d'ailleurs toujours comme attractions touristiques régionales.

Construction d'un espace touristique

Si la Pissevache n'a jamais connu de réelle éclipse dans le regard des voyageurs (comment aurait-on pu ne pas la voir?), on a compris qu'il n'en est pas allé de même pour les gorges du Trient, qui ont d'abord dû être sorties de l'indistinction du monde, amenées au jour pour devenir un centre d'intérêt pour les voyageurs, puis un lieu touristique. Les voyageurs voient donc ce que leur savoir tant

³⁴ «A visiter absolument», dans MURRAY, *Handbook for travellers in Switzerland*, 1886, vol 1, p. 191.

scientifique que culturel leur permet d'approcher. Qu'elles soient savantes, techniques ou esthétiques, ces connaissances sont intimement liées à leur époque, et donc sujettes à des modes. Les artistes voyageurs, peintres ou écrivains, ont donné forme à ces savoirs et, si leurs réalisations disent la subjectivité de leur auteur, elles transmettent (trahissent?) aussi son monde culturel et scientifique. Les mettre en série pour faire une lecture diachronique du regard porté sur un lieu est d'une grande richesse.

La littérature de voyage permet ainsi de suivre clairement les différentes étapes de la construction d'un lieu en espace touristique. Du XVIII^e siècle à la fin du XIX^e, on a pu facilement identifier trois tournants dans les représentations de la Pissevache et des gorges du Trient, qui sont autant de jalons dans l'histoire du voyage puis du tourisme dans cette région. Après un premier temps fort à la fin du XVIII^e siècle, quand la Suisse et les Alpes sont devenues un but de voyage, on a vu émerger un deuxième moment pivot, autour des années 1840, qui sont celles des «vrais» débuts du tourisme, ce voyage qui tient moins de l'aventure que d'un déplacement planifié et confortable et qui suppose non seulement des infrastructures de déplacement satisfaisantes (routes carrossables, service de poste, etc.), mais aussi des lieux d'accueil, auberges et hôtels. Le troisième temps que les récits de voyage et les guides ont permis d'identifier prend place autour des années 1860 et peut se définir comme celui d'une industrie touristique désormais bien développée, mais qui doit encore faire l'expérience de ses limites: les voyageurs savent ce qu'ils peuvent attendre de leurs destinations, les sites touristiques ont été rendus facilement accessibles et les locaux ont compris les avantages financiers qu'ils pouvaient retirer de ceux-ci. Cela signe un moment d'important développement de l'offre touristique, qui ne va pas sans certains excès.

Si l'on continuait l'enquête au XX^e siècle, on toucherait à un temps de déclin du «mythe suisse»³⁵, un moment où l'ironie laisse place à de fortes critiques et à une période de silence. En 1948, le franco-belge Henri Calet (1904-1956) en donne un aperçu:

Non, je ne me suis pas bien conduit; je n'ai rien dit des grandes beautés de ce petit pays; j'aurais dû parler des sommets, des neiges éternelles, des vallées, des torrents. Je n'ai pas fait une seule ascension; je n'ai même pas poussé jusqu'à la cascade de Pisse-Vache...³⁶

Au-delà de ces constats à la fois chronologiques et thématiques, la littérature de voyage permet aussi d'éclairer les différentes forces qui se rencontrent et se conjuguent alors. Relevons-en ici quatre, de natures très diverses: la progression du savoir scientifique – et spécialement ici du savoir lié aux sciences de la terre –; l'évolution des modes esthétiques qui ont accompagné la vogue du voyage romantique et particulièrement les esthétiques du pittoresque puis du sublime; le développement d'un voyage de plus en plus centré sur le sujet et ses émotions (voyage dont nous sommes d'ailleurs toujours les héritiers...); et finalement l'intelligence commerciale des habitants qui voient la possibilité de tirer bénéfice d'un espace non valorisé jusqu'alors qui est subitement apparu comme une richesse.

Le tourisme culturel est ainsi un type de voyage souvent motivé par des aspirations très immatérielles que des réalisations très matérielles et concrètes (accès et aménagements touristiques) permettent de réaliser. Cela se vérifiait hier et cela se vérifie toujours aujourd'hui: qu'est-ce qui nous pousse en effet à entreprendre

³⁵ Voir REICHER, RUFFIEUX, *Le voyage en Suisse*.

³⁶ CALET, *Rêver à la suisse*, 1948, p. 95.

la ligne du transibérien, à marcher dans un parc naturel, à arpenter la galerie des Offices ou à grimper le chemin de la Gemmi? C'est le plus souvent à cause d'envies qui nous ont été instillées par des lectures, des récits d'amis, le visionnement d'un documentaire ou... par l'industrie touristique elle-même. Une envie de culture, des graines d'expériences immatérielles que le monde permet de concrétiser.

En superposant la réalité des voyages et les représentations qu'on en a faites (textes ou dessins), on peut toucher du doigt à la fois comment les changements dans les modes et pratiques du voyage influencent l'espace, mais aussi l'évolution des centres d'intérêt touristiques en fonction d'un contexte culturel largement considéré. Les réalisations concrètes ne sont donc pas les seuls éléments à prendre en compte pour faire une histoire du tourisme. L'analyse des représentations, cette base de l'histoire culturelle, vient utilement les épauler et les expliquer.